

**KARATANI Kōjin 柄谷行人 *Tetsugaku no kigen* 哲学の
起源 (Les origines de la philosophie)**

Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 2012, 246 p.

Michael Lucken



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/3221>

DOI : 10.4000/ebisu.3221

ISSN : 2189-1893

Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 260-265

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Michael Lucken, « KARATANI Kōjin 柄谷行人 *Tetsugaku no kigen* 哲学の起源 (Les origines de la philosophie) », *Ebisu* [En ligne], 55 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/3221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.3221>

化). À la fin du XIX^e siècle, on trouve fréquemment les expressions *bunmei*, *kaika* et *bunmei kaika*, qui sont utilisées de manière synonyme. Le kanji *kai* 開 renvoie à l'idée d'ouverture². *Kaika* signifie *bunka ga hirakeru* 文化が開ける, faire progresser la culture, civiliser.

Je me permets ici de mettre ces questions de détail sur la table parce que la plupart des chercheurs occidentaux n'y sont pas attentifs, et qu'il devient urgent d'ajuster les traductions dans la mesure du possible.

Ceci dit, il faut bien entendu rendre grâce à Christian Galan pour le superbe travail effectué. L'ouvrage fera date comme source incontournable dans l'étude en français du processus de modernisation du Japon.

Pierre-François SOUYRI
Professeur honoraire à
l'université de Genève

1. Citation exacte dans Pierre-François Souyri, *Moderne sans être occidentale, Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016, p. 163.

2. Watanabe Hiroshi, *A History of Japanese Political Thought 1600-1901*, David Noble (trad.), Tokyo, International House of Japan, 2012, p. xiv.

© KARATANI Kōjin 柄谷行人
Tetsugaku no kigen 哲学の起源 (Les origines de la philosophie) Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 2012, 246 p.

Traduction en anglais par J. A. Murphy : *Isonomia and the Origins of Philosophy*, Durham, Duke University Press, 2017, 165 p.

Les origines de la philosophie de Karatani Kōjin n'est pas seulement une tentative de réévaluer l'apport des présocratiques au détriment de la tradition platonicienne et aristotélicienne, c'est aussi une forme de défi aux études asiatiques¹. Qu'est-ce qu'un spécialiste de l'Asie peut avoir à dire d'un ouvrage japonais sur la Grèce antique? Et à l'inverse : n'y a-t-il pas dans ce texte des éléments susceptibles d'orienter la construction même de nos objets de recherche?

Dans ce livre, Karatani examine chapitre par chapitre les principaux auteurs de la tradition ionienne, d'Hippocrate à Empédocle, en passant par Thalès, Hérodote, Héraclite et Parménide. Il y insiste à chaque fois sur le fait que leur pensée ne se résume pas à une *philosophia naturalis*, mais comporte, contrairement à ce qu'en a retenu la postérité, une

dimension éthique et politique qui s'articule autour de deux principes : 1) l'idée que le mouvement est indissociable de la matière, autrement dit une forme de matérialisme; 2) le principe d'isonomie, c'est-à-dire l'égalité de citoyens libres. Il en ressort que la démocratie athénienne et la philosophie platonicienne ont non seulement usurpé leur caractère fondateur, mais sont des perversions d'un système antérieur nettement meilleur (p. 33-35).

Du point de vue occidental, l'entreprise de Karatani possède quelque chose de provocateur et rafraîchissant. Slavoj Žižek considère même qu'elle permet de « voir toute l'histoire de la philosophie sous un jour nouveau² ». Il en va différemment au Japon. Sans vouloir ôter à Karatani l'originalité et la pertinence de son approche, l'Ionie, région de la Grèce antique située en Asie mineure, a fait depuis longtemps l'objet dans l'archipel d'un intérêt particulier. Déjà en 1887, dans l'une des premières histoires générales de la philosophie en japonais, Inoue Enryō 井上 円了 (1858-1919) insiste sur le fait que ce sont les savants de l'« Orient » (*Tōyō* 東洋) qui ont « posé les premiers les fondements de la civilisation grecque³ ». Que ce soit au niveau de la mythologie, des arts, de la pensée ou des mœurs, le philhellénisme japonais a constamment cherché à

tirer le centre de gravité de la Grèce antique vers l'Asie. Les conquêtes d'Alexandre, les royaumes hellénistiques et tous les transferts culturels le long de la Route de la soie ont été particulièrement étudiés. L'intérêt pour les penseurs ioniens s'inscrit dans ce mouvement général de *ré-orientation* de la Grèce. L'ouvrage d'Ide Takashi 出隆 (1892-1980), *Avant la philosophie* (Tetsugaku izen 哲学以前), a contribué plus que tout autre à ce phénomène. Publié en 1922, cet essai centré sur les présocratiques et valorisant le sensible et l'intuition fut l'un des bréviaires des étudiants de philosophie avant-guerre.

Dans le même ordre d'idées, l'entreprise de Karatani aurait été impossible sans l'immense travail d'érudition et de traduction consenti par plusieurs générations de classicistes. Dès le début des années 1920, Tanaka Hidenaka 田中秀央 (1886-1974) et d'autres hellénistes ont commencé à traduire les classiques sans passer par l'anglais ou l'allemand. Il semblerait ainsi que le japonais soit avec le russe la seule langue non occidentale dans laquelle les œuvres complètes de Platon et Aristote ont été traduites directement. De même, au niveau des sources secondaires, Karatani s'appuie beaucoup sur des spécialistes japonais, comme Iwasaki Chikatsugu 岩崎允胤, Yamakawa Hideya 山川偉也 et Seki Hirono 関曠野 (p. 80, 105, 133, 152).

Alors que les auteurs européens étaient jadis les références obligées des savants asiatiques, les études classiques ont acquis dans l'archipel une très grande autonomie, tant au niveau de l'accès aux textes que du discours critique.

La publication en anglais du livre de Karatani n'est pas un phénomène isolé. Elle appartient à un mouvement plus vaste d'émergence des études classiques et de la philosophie japonaises sur la scène internationale. À titre d'exemples, citons la publication en français de *L'éco-éthique de Tomonobu Imamichi* (Sandre, 2009) et de *Platon et la question des images* (Ousia 2009) par Sekimura Makoto 関村誠, ou encore le fait que Nōtomi Noburu 納富信留 était jusqu'à récemment encore président de la Société platonicienne internationale. Il est temps de se départir de l'idée, souvent reprise de Heidegger, selon laquelle la Grèce antique et l'Asie de l'est appartiennent à des univers radicalement différents et incompatibles. Les intellectuels japonais ont établi une relation tout aussi réelle et tout aussi fantasmée que les auteurs européens avec ce qui reste des œuvres d'Hérodote, Sophocle et Platon. Mais l'image de la Grèce qui domine au Japon n'est pas celle qu'on trouve en Occident. Bien que le monde hellénique y séduise aussi par sa beauté, sa pureté, sa puissance tragique et conceptuelle, il y est beaucoup plus

asiatique, archipélagique, polythéiste et « naturel ». *Les origines de la philosophie*, que caractérise un rejet de l'idéalisme platonicien, s'inscrit pleinement dans cette perspective.

Si Karatani s'intéresse à la « pensée matérialiste de l'école ionienne » (p. 154), c'est bien sûr dans le prolongement de Marx et du marxisme hétérodoxe qui a toujours recherché dans les textes de jeunesse du penseur allemand un antidote à la rigidité doctrinaire du communisme. La thèse de Marx sur Démocrite et Épicure fut étudiée au Japon dès les années 1930. Tosaka Jun 戸坂潤 (1900-1945) notamment y fait à plusieurs reprises référence. Plus généralement, les analyses marxistes de l'Antiquité ont été nombreuses avant guerre. Citons en particulier *Seiyō tetsugaku-shi* 西洋哲学史 (Histoire de la philosophie occidentale) d'Aki-zawa Shūji 秋沢修二 (1910-1991) qui oppose très clairement le « matérialisme antique » (*kodai yuibutsuron* 古代唯物論), de Thalès à Démocrite, et l'idéalisme de Platon. Karatani, qui reprend ce découpage, perpétue cette histoire.

Toutefois, c'est surtout au *Karl Marx* (1966) de Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012) qu'il est instructif de comparer *Les origines de la philosophie*. Yoshimoto et Karatani, qui comptent parmi les critiques les plus influents de la seconde moitié du

xx^e siècle, portent sur l'Antiquité un regard à la fois proche et divergent. Yoshimoto voit dans la réflexion du jeune Marx sur la déclinaison des atomes d'Épicure les linéaments d'une philosophie naturelle qui a disparu du marxisme et qu'il s'agit de retrouver, car elle exprime ce qui est à ses yeux le plus essentiel pour l'homme, à savoir la fragilité de la contingence. En d'autres termes, il y décèle un moyen de remettre du poétique dans le non-poétique de Marx. Comme on le sait, ce regard sur le marxisme a orienté la jeunesse des années 1960 du côté des actions improvisées, de la contestation spontanée, de la libération du désir.

En réaction au spontanéisme libertaire de Yoshimoto, Karatani a développé une pensée plus normative. *Les origines de la philosophie* part de l'idée, développée dans *Sekaishi no kōzō* 世界史の構造 (2010) dont Asari Makoto 浅利誠 vient de publier une traduction en français (*Structure de l'histoire du monde*, CNRS éditions, 2018), selon laquelle les grandes religions universelles sont nées d'une volonté de retrouver un mode d'exister primordial fondé sur le don libre que l'apparition de systèmes établis sur la domination physique et l'échange marchand ont fait disparaître. Or les religions, en séparant le divin du mondain, se sont révélées incapables de remplir leur

programme. La philosophie, qui depuis Pythagore et Platon repose elle aussi sur une séparation de l'esprit et de la matière, n'a pas davantage été en mesure d'y parvenir, ni les grandes utopies sociales qui en sont les héritières. D'où l'importance du matérialisme ionien qui se caractérise pour Karatani par : 1) l'absence de figure transcendante (p. 87); 2) l'isonomie (définie aussi comme « non-domination » ou *mu-shibai* 無支配, p. 134); 3) la liberté de mouvement (p. 39); 4) une cohésion de la pensée et de la technique, du savoir et du faire, contrairement aux Athéniens qui utilisent des esclaves pour effectuer les tâches manuelles (p. 86). Rapportée à la société contemporaine, la réflexion de Karatani va dans le sens d'une réinvention de l'anarchie sur un mode associatif, nomade et mondialisé.

La définition que Karatani propose dans *Structure de l'histoire du monde* de relations d'échange à valeur universelle – 1) le don; 2) la domination physique; 3) l'échange marchand; 4) la sublimation du don (p. 235-241) – possède un caractère systématique. Il y a dans ce procédé quelque chose de paradoxal. Les systèmes complets renvoient en effet à une conception académique de la philosophie, loin de la pensée dialogique et vivante d'un Socrate que Karatani présente en conclusion comme l'un des derniers hérauts de

la civilisation ionienne (p. 217) et conséquemment comme le point de départ d'une reformulation de la philosophie/démocratie. Karatani défend une vision pratique, ouverte et fluide du travail de la pensée, mais se présente au lecteur comme un héritier de Hegel.

Ce constat peut là encore être rapporté à une réalité plus large. Le dualisme, qu'il s'exprime sous une forme philosophique ou religieuse, rationnelle ou irrationnelle, a très souvent suscité au Japon des comportements ambigus de la part des philosophes, critiques et artistes. D'une part, il est rejeté au motif qu'il serait anthropocentrique, occidental, violent, déconnecté de la réalité du monde; d'autre part, il fascine et convainc. Génération après génération, les auteurs se sont emparés des théories unifiées et unifiantes de l'Occident pour mieux les déconstruire et retrouver ensuite le sens de la pluralité, les génies du lieu, la « nature » et tout ce qui fait que la matière et la vie sont indissociables. Toutefois, ce mouvement n'est pas neutre et, toujours, subsistent des traces du passage d'un modèle à l'autre. Karatani n'y échappe pas, d'autant que, contrairement à Yoshimoto, il accorde peu de place au contingent et à la poésie.

Il ne faut pas oublier cependant que travaillent des hiérarchies héritées qui dominent encore le

champ mondial de la philosophie. La manière dont *Structure de l'histoire du monde* met en scène son unité théorique peut se comprendre aussi comme le reflet des préjugés qui pèsent sur les intellectuels japonais. Le genre de l'essai et les expérimentations terminologiques sont des barrières dont seuls les auteurs qui écrivent dans les langues occidentales peuvent ne pas tenir compte. Le cas de Yoshimoto est là encore exemplaire. Non seulement sa pensée est ancrée dans l'histoire de son temps, à savoir le Japon d'après-guerre (et non dans un Japon métaphysique comme Nishida ou Nishitani), mais son style a une dimension poétique et une souplesse qui le rendent difficile à traduire et, de surcroît, suspect d'une forme de facilité. Pour les intellectuels japonais, les essais poético-philosophiques et toutes les contre-allées de la philosophie conduisent à des impasses.

Pour terminer, un dernier commentaire. Si les études japonaises peuvent se saisir d'un livre comme *Les origines de la philosophie* pour le contextualiser et le critiquer, à l'inverse, cet ouvrage nous amène à interroger notre propre discipline : qu'est-ce que la japonologie au regard d'un texte d'une telle nature ? Il en ressort pour ma part que l'objectif ne peut plus être de répondre à la question : « qu'est-ce que le Japon ? » et

qu'il faut davantage s'interroger sur le mode : « comment la langue et les formes japonaises croisent-elles, détournent-elles, reconfigurent-elles ce qui "nous" concerne? » Autrement dit, il ne s'agit plus d'analyser des objets dans un espace clos (quand bien même serait-il « asiatique » ou « régional »), mais des points de vue dans un espace ouvert et multidirectionnel. Or, pour comprendre les points de vue du Japon moderne et contemporain, il est impératif de prendre en compte l'interprétation qui y est faite des savoirs étrangers et en particulier européens et américains. Les études asiatiques se sont beaucoup intéressées à ce qu'*en* Asie les savants, les artistes, la société en général disent *de* l'Asie, mais beaucoup moins à ce que ceux-ci ont à dire du monde. Ce constat est d'autant plus problématique que souvent tel auteur convoqué pour décrire une réalité locale n'a acquis sa légitimité et sa place dans le champ intellectuel qu'en tant que spécialiste de littérature française, d'économie anglaise ou d'histoire grecque, autant de domaines dans lesquels ses compétences sont rarement interrogées pour elles-mêmes. Il faut faire un travail plus exigeant et analyser avec sérieux la production intellectuelle dans son ensemble, en particulier tout ce qui a été conçu en dialogue avec les auteurs occidentaux. La difficulté

d'un tel travail est bien sûr d'ordre épistémologique, car cela suppose souvent la maîtrise de plusieurs langues, sans parler des connaissances théoriques, mais elle est aussi de nature politico-spirituelle : suivre le parcours d'un auteur japonais à travers les fragments des présocratiques implique de se déprendre de la fausse impression qu'être locuteur natif d'une langue occidentale implique de mieux comprendre la pensée grecque. L'intelligence, l'érudition, la cohérence des *Origines de la philosophie* nous permet non seulement de revisiter l'histoire de la réception de l'Antiquité gréco-romaine au Japon, mais peut-être et surtout de faire l'expérience d'une *salutaire dépossession*.

Michael LUCKEN
Professeur à l'Inalco

-
1. Nous nous référons ici à l'original en japonais.
 2. Voir la quatrième de couverture de la traduction anglaise.
 3. Inoue Enryō 井上円了, *Tetsugaku yōryō* 哲学要領 (Les grandes lignes de la philosophie), dans *Inoue Enryō senshū* 井上円了選集 (Œuvres choisies de Inoue Enryō), vol. 1, Tokyo, Tōyō daigaku 東洋大学, 1987, p. 109.